

# LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 MARS 1993

JEAN-MARIE  
POUPART

## Du sang et des livres

MARIE-CLAIRE GIRARD

**Les nouveaux romanciers de la douleur**

Ils ont entre 20 et 30 ans, sont nés à New York, Philadelphie ou dans d'obscures banlieues. La relève des jeunes auteurs américains issue d'un «melting pot» de communautés ethniques, n'a plus le cœur à rire à l'ère du sida, mais sur fond de violence au quotidien, de meurtre, de viol, explore un thème collectif: la douleur.

MAURICE TOURIGNY  
COLLABORATEUR À NEW YORK

En revenant de l'école, John découvre sa mère inconsciente dans un bain de sang: elle vient de perdre l'enfant qu'elle portait. Un an après le meurtre de sa soeur par son père et le suicide de ce dernier, Christine devenue insomniaque, affirme que ses nuits sont remplies par une «terreur rouge et furieuse».

La mort accidentelle de son mari adoré transforme les traits d'Anne; à 20 ans, elle en paraît soudainement 40. Devant le miroir, Ruth dit à Anne: «Voilà le visage que tu auras à ta mort!»

On rit peu à la lecture des trois livres dont ces anecdotes sont extraites. Leur ton est sombre, l'espoir... mince. Depuis l'enfance, ces personnages souffrent et même l'amour ne parvient pas à briser le cycle de la douleur. Christine dira d'ailleurs: «Ça fait mal d'aimer si fort».

Aux Etats-Unis, une nouvelle génération d'écrivains est en train d'émerger. La plupart d'entre eux ont entre 20 et 30 ans et sortent des cours de «creative writing» des universités des quatre coins du pays. Ils ont lu Baldwin et Cheever et Gardner. A l'encontre de leurs aînés, ils ne cherchent pas à exprimer la métaphore de la douleur, mais préfèrent la crier.

Dans la plus quotidienne domesticité, entre le jus d'orange et le café, après les oeufs et la saucisse, se glisse la souffrance qui vient étouffer ou enrager des personnages brisés mais lucides.

Qu'ils soient de New York ou de Philadelphie, du fin fond de la Caroline ou d'une banlieue comme toutes les autres, ces anti-héros souffrent, riches ou pauvres, blancs ou noirs.

A 25 ans, Dale Peck vient de publier son premier roman, *Martin and John*. Acclamé par la presse. L'écriture est puissante, la forme audacieuse, les mots justes et vrais. Mais le ton pas trop joyeux. Car la vie n'a pas ménagé le héros John: après le drame de la découverte de sa mère, il subira la violence de son père; avant de voir son amant s'étioler et s'éteindre dans un moment qui rappelle la fin de la mère, Peck met en scène un jeune homme qui refuse de s'écraser devant la douleur: il la confronte, il l'insulte, il crache sur ses marques. John sait que le silence n'exorcise rien. Peck observe la famille, les couples, et... la mort avec une maturité qui annonce un écrivain d'importance.

*Martin and John*, publié chez Farrar, Strauss & Giroux est le «must» de la saison littéraire.

### Derrière les volets clos

Jessica Treadway vient d'avoir 31 ans. Delphinium Books lance son premier livre, un recueil de nouvelles, *Absent Without Leave*. Treadway décrit les petites villes des environs de Boston; elle montre ce qui se passe dans ces maisonnettes bien propres où les familles s'écroulent, où les Francie et les Christines n'arrivent pas à effacer un meurtre et un suicide, un viol, un constant excès d'alcool. Comme Peck, Treadway n'y va pas par quatre chemins: elle tire les rideaux et nous rend témoins des vies difficiles qu'hébergent ces «unifamiliales».

Presentie pour le National Bood Award, Dorothy Allison explore un monde particulier: *Bastard Out of Carolina* plonge dans la campagne pauvre du Sud. Les travailleurs des chemins de fer et de l'industrie laitière, les serveuses de «diner» de bord d'autoroutes et les démêlés francs et parfois bruyants des villageois du Sud.

Dans cette extraordinaire langue dont on entend la musique à la seule lecture, Dorothy Allison crée un



ILLUSTRATION PETE SPINO

monde impitoyable dominé par un beau-père violent et une mère complice. Mais Bone, l'enfant illégitime maigrelette, a acquis le respect d'elle-même avant le mariage de sa mère Anne. Elle non plus ne courbe pas l'échine quand le mal frappe. La voix de Bone parle aux lecteurs avec tant de force qu'il est impossible de déposer le roman que Plumet vient de publier en édition de poche.

### «Here to stay»

La littérature américaine est fort diverse. Un courant littéraire noir important se dessine depuis plusieurs années; les enfants des récents émigrés d'Amérique du Sud livrent maintenant leur vision des Etats-Unis dans une nouvelle fiction écrite en anglais. D'autres minorités ont développé une voix littéraire: la culture juive produit de nombreux jeunes écrivains tout comme les communautés asiatiques bien installées en terre de l'oncle Sam.

Le mouvement humoristique a toujours sa place

dans le jeune roman. L'école de la fiction «fantaisiste» n'est pas morte et continue de produire des écrivains. Pourtant, émergeant de cette pluralité de styles, le roman de la douleur s'impose, repousse ses limites, gagne du terrain avec une génération d'auteurs et de lecteurs.

Hugh Kennedy, la jeune trentaine, publie son premier roman *Everything Looks Impressive* chez Doubleday. Kennedy fraîchement diplômé de Yale, compose le portrait scandaleux des supposées grandes institutions du savoir, les campus Ivy League. Alex, le héros, se révolte contre ses compagnons de dortoirs, un groupe de sportifs que le viol et la brutalité n'effraient pas.

Jim Oliver, dans sa première oeuvre *Closing Distance*, publiée chez Putnam, raconte la crise de Pete Flowers, bouleversé par le cancer de sa mère et la menace du sida. Oliver, s'il adopte un ton parfois humoristique

VOIR SUITE PAGE D-2: GÉNÉRATION

Jean-Marie Poupart écrit depuis vingt-cinq ans. C'est comme ça qu'on bâtit quelque chose, en catimini, roman après roman, en se créant un cercle d'irréductibles fidèles. Son dernier né, *Bon à tirer*, aux éditions du Boréal, comme *La Semaine du contrat* se déroule dans le monde de l'édition et donne dans le roman policier. «Il y en a toujours eu un petit peu, dans mes livres, du polar», explique Jean-Marie Poupart. Puis j'ai augmenté la dose tout en épurant. Les lecteurs de policiers sont comme les spectateurs d'un film. Il leur faut un début, un milieu et une fin.

Moins ambitieux que *L'Accident du rang Saint-Roch*, avec un côté polar du Sud, j'ai voulu faire un roman de la terre en donnant un coup de chapeau à Albert Laberge et à Ringuet, des écrivains que j'admire beaucoup. Au départ *Bon à tirer* devait être développé en scénario, d'où le grand nombre de dialogues. Quand j'ai terminé ce roman l'été dernier, j'étais très content, je trouvais que ça fonctionnait bien.

Jean-Marie Poupart enseigne toujours la grammaire et la poésie au Collège Saint-Jean-sur-Richelieu avec des collègues comme François Gravel et un recteur comme Roch Carrier. Il a été élevé à la campagne, a fait ses classes dans une école de rang au début des années cinquante. Et il avoue ne pas éprouver beaucoup d'attachement pour sa famille immédiate: «C'est à mes grands-parents que j'ai voué de l'affection. Ils habitaient deux maisons plus loin, je mangeais là, je couchais là, je vivais là. Je racontais un jour à mes étudiants que ma grand-mère avait été très importante pour moi parce qu'on pouvait



J.-M. Poupart

s'engueuler avec de la tendresse. Au milieu de mon histoire, pouf! l'électricité a lâché. J'ai éclaté de rire et la lumière est revenue. Après le cours, deux étudiants sont venues me supplier de ne pas rire avec ça: d'après elles ma grand-mère s'était vraiment manifestée».

L'auteur de *Bon à tirer*, sans être totalement mécréant, croit surtout au travail. Il dit rencontrer trop de gens avec du talent qui ne prennent pas le temps de se mettre à leur table de travail. Lui écrit toujours plusieurs versions d'un même livre. A-t-il, comme son héros, des fantasmes de meurtres d'éditeurs? «J'ai des fantasmes de meurtres, point. J'ai passé mon adolescence à avoir envie de tuer un tas de gens. Ce qui n'est pas correct c'est de passer aux actes, mais se délecter de ses fantasmes, il n'y a pas de mal à ça.»

Déjà à l'université Jean-Marie Poupart se battait contre le préjugé qui vouait la littérature policière à la seconde zone. Tous ses romans débutent comme des polars, sauf ceux qu'il écrit pour la jeunesse, à *La Courte échelle*, dans la série des Alex, comme *Le Nombri du monde*,

VOIR SUITE PAGE D-2: POUPART

## 2 nouveautés BNM

«... la belle collection des Presses de l'Université de Montréal, la «Bibliothèque du Nouveau Monde» qui est un peu notre Pléiade...»  
Robert Lévesque, *Le Devoir*,

«... cette collection doit être vue comme un défi, comme une promesse, mais aussi comme un cadeau, sûrement le plus beau et le plus généreux que l'édition québécoise ne nous ait jamais fait.»  
Maurice Pouliot, *Nuit blanche*

«Il faut s'abonner à la Bibliothèque du Nouveau Monde.»  
Jean Ethier-Blais, *Le Devoir*

En 2 tomes :  
vol. I : 60 \$  
Vol. II : 66 \$  
I et II : 95 \$  
1332 pages



289 pages  
38 \$



## LIVRES

ENTRE LES LIGNES

## Passion d'amour

## LA VIE LITTÉRAIRE

LOUISE LEDUC

## Une nuit blanche inusitée pour les cégépiens

Parmi les étudiants qui sécheront leurs cours ce vendredi au Québec, 140 d'entre eux auront un alibi tout trouvé: le Marathon national d'écriture, qui se tiendra simultanément au cégep André Laurendeau, au cégep de Chicoutimi et à l'Institut maritime du Québec à Rimouski le 18 mars prochain dès 16h.

Pendant 24 heures consécutives, ces jeunes se familiariseront avec le récit, l'opinion, l'humour et la poésie. Pour les guider, les inspirer et les garder réveillés, des écrivains spécialisés dans ces genres littéraires — Emmanuel Aquin, Claudine Bertrand, Josée Boileau, Louis Caron et Marie Laberge — viendront lire quelques pages de leurs oeuvres et animer des ateliers thématiques.

Bruno Roy, président de l'Union des écrivains et artistes québécois, a accepté la présidence d'honneur du Marathon. «Cet événement est un excellent moyen d'attirer l'intérêt des jeunes pour la littérature. Mais on n'écrit pas comme on court un marathon. Le but visé n'est pas d'épuiser l'écriture mais de la relancer. «Doit-on s'inquiéter de l'avenir de la littérature québécoise, entre les mains de ces jeunes que l'on dit faibles en français? La littérature ne mourra pas. Mais il faut quand même une volonté politique de la promouvoir», continue M. Roy qui croit que l'école, malgré les lacunes dont elle est responsable, ne réussira pas à tarir le potentiel des jeunes.

Paradoxalement, cette révélation? A peine, si on la met en parallèle avec les motifs qui ont poussé Eric Simon à s'inscrire. «Le Marathon va me permettre d'ouvrir des dictionnaires et grammaires alors qu'à l'école, avec les délais serrés, on n'a pas la chance de prouver qu'on est capable de produire des textes dans un français correct et cohérent!»

Le syndrome de la page blanche à trois heures du matin les effraie-t-il? «Avec l'école, le travail à l'extérieur et les activités parascolaires, je suis habituée à empiéter sur mes heures de sommeil!», souligne Jacinthe Presseau qui voit dans ce Marathon une bonne occasion pour prendre le temps d'écrire autre chose que des travaux de session et des articles pour le journal étudiant.

## Les recordmen du livre

Pierre Assouline, dans le dernier numéro de *Lire*, révèle les résultats d'une enquête inusitée portant sur les records des écrivains. Cette petite enquête pourrait inspirer les zélés qui élaborent les questions à l'émission *Tous pour un*. Avec un peu de chance, plusieurs devineraient sans doute que Stephen King, le spécialiste du roman de suspense et d'épouvante, est l'écrivain le mieux payé, lui qui a obtenu en 1989 selon Assouline un à-valoir sur droits d'auteur de 26 millions de dollars pour ses quatre prochains livres. Qu'Agatha Christie soit la plus traduite est aussi prévisible. Mais combien sauraient nommer le livre emprunté le plus longtemps à une bibliothèque? L'écrivain le plus rapide? Le journal intime le plus long? Une bonne façon de mettre ses connaissances littéraires à jour...

## Berlin-Bangkok paraît dans la Collection J'ai lu

Pour la première fois, la maison d'édition J'ai lu a publié un roman québécois, celui de Jean-Pierre April. Éti-quéte comme science-fiction, *Berlin-Bangkok*, mettant en scène une Allemagne réunifiée, a su, avant la chute du Mur, anticiper la suite de l'Histoire, d'où l'honneur qui lui échoit aujourd'hui.

## Dialogue d'écrivains

Dans une série de cinq émissions enregistrées en octobre 1990, Victor-Lévy Beaulieu et le regretté Roger Lemelin échangeront des propos fort intéressants sur la société québécoise, à la radio AM de Radio-Canada les 15, 16, 17, 19 et 23 mars de 19h30 à 21h dans le cadre de *L'Aventure*.

À LA HAUTEUR DE GRAND CENTRAL STATION JE ME SUIS ASSISE ET J'AI PLEURÉ Elizabeth Smart, traduit de l'anglais par Hélène Filion, éd. Guernica 1992, 14



ODILE TREMBLAY

Le petit livre est de ceux qui m'avaient échappé à prime abord. Quelques pages, une couverture noire avec une photo jaunie de l'auteur, de ceux qu'on met de côté après un coup d'oeil distrait, en se disant: plus tard peut-être et qu'on oublie. Puis des échos de presse ici et là, une rumeur positive et le nom d'Elizabeth Smart qui commençait à émerger du silence m'ont titillée. Le théâtre TPQ présentait cet hiver *Les Traverses du coeur*, une pièce de théâtre adaptée de la vie de cette Canadienne anglaise si ardente.

Elle est morte à 73 ans en 1986, laissant, à côté de quelques recueils de poèmes, un lamento amoureux coiffé du titre interminable. *A la hauteur de Grand Canyon Station je me suis assise et j'ai pleuré*, traduit aujourd'hui en français pour la première fois. Récit, pas vraiment. Plutôt coulée de lave, torrent de passion. Smart fut une amoureuse hantée, habitée, consumée par un homme. Ou du moins par le rêve qu'elle avait de lui.

Sur sa photographie, on lui voit un beau visage moderne, aux traits piquants, en autant que soit moderne cette espèce de détermination dans le regard que les beautés d'antan essayaient de gommer de leurs expressions et qu'elle ne craint pas d'étaler sur les siennes. Elizabeth Smart vécut une vie de femme libre, amante scandaleuse, mère célibataire à une époque où la bonne société canadienne anglaise, dont elle fut le canard boiteux, multipliait les entraves. Sous les pressions de son influente famille d'Ottawa (qui criait au scandale) *A la hauteur...* composé en 1945 dans un état de fièvre fut interdit de publication en territoire canadien, et ne sera redécouvert ici qu'en 1982.

Toute jeune, Elizabeth s'était éprise, d'abord à travers son oeuvre, du poète britannique George Barker qu'elle invita chez elle avec son épouse. Il s'en suivit la liaison de toute une vie, un amour fatal, qui fut la raison d'être de cette femme et le propos de son récit. À la lire, on pense à ses illuminés, ces fous de Dieu habités par l'extase, extase plus païenne mais aussi transportée que celle des grands mystiques dont le récit rappelle les délires exaltés. *A la hauteur...* est la transposition lyrique d'un état de transe. «Je suis saoule de pouvoir et d'invulnérabilité», écrit-elle, à l'heure de la passion comblée.

Plus qu'une prose éclatée, le récit structuré s'appuie bel et bien sur une histoire, avec la rencontre, la fusion, la fuite du couple aux États-Unis, et puis la séparation des amants, la douleur de l'abandonnée. Elizabeth Smart exhale, pleure, gémit. «Le lit est froid, et la jalousie cruelle comme la tombe». Entre le lamento et l'extase, l'écrivain a des incantations de psalmiste.

Un des plus beaux passages du livre est d'ailleurs cette opposition de dialogues imaginaires entre des répons puisés au *Cantique des Cantiques* et la brutalité des questions du policier qui a arrêté le couple en vertu d'une absurde loi américaine du temps interdisant à des personnes non mariées de passer d'un État à un autre dans l'intention de fornicer — Depuis combien de temps le connaissez-vous? (Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi/ il paît son troupeau parmi les lis.) — Avez-vous dormi dans la même chambre? (Que tu es beau mon Bien-aimé, tes yeux sont des



Une coulée de lave passionnelle signée Elizabeth Smart. À la lire, on pense à ses illuminés, ces fous de Dieu habités par l'extase, extase plus païenne mais aussi transportée que celle des grands mystiques dont le récit rappelle les délires exaltés.

en préface de *La Maison de l'inceste*. Elizabeth Smart aurait pu l'affirmer bien davantage.

À la hauteur... est un chant d'amour porté sur une vague lyrique, avec des images foisonnant comme des algues. On pénètre l'esprit, le coeur de cette femme par la clé de la métaphore qui ouvre sur l'inconscient d'une écorchée vive littéralement folle d'amour. «Pourquoi même dix siècles de malheur terrestre devraient-ils atténuer mon mal d'aimer?», demande, avec des accents de la religieuse portugaise, celle qui refuse toute consolation, tout attiédissement sous peine de s'anéantir elle-même, tant sa passion se confond désormais avec son être.

colombes.), etc.

«Mon chéri, mon amour, m'entends-tu là où tu dors?» demande l'esseulée au bout de son récit. Qu'est devenu cet homme qu'elle aime d'une passion si folle, qui la partagera toute sa vie à ses femmes et à ses maîtresses, lui donna quatre enfants et ne l'épousa jamais? Dans son journal, Anaïs Nin décrivait le poète Georges Barker agité, turbulent, électrique, tout en nerfs et en surface, bien incapable, semble-t-il d'atteindre le gouffre de sentiments où s'est engloutie son amante. Mais la postérité tranche. Barker est tombé dans l'oubli. Et près de 50 ans plus tard, la voix brisée de Smart n'a pas vieilli.

## LA VITRINE DU LIVRE

ELLE MEURT À LA FIN Sylvie Bérard et Brigitte Caron Pajé Éditeur, Post-Scriptum, 196 pages

*Elle meurt à la fin*: inutile d'aller voir la dernière page, le titre vous indique déjà comment le récit finira. On sait aussi que Ligia, océanographe en manque d'oxygène au fond du fleuve, ne remontera jamais à la surface. Pour le reste, les auteurs sont souples et suggèrent un éventail de scénarios à partir des souvenirs d'enfance de Ligia. Elle aimait le jazz, travaillait pour Greenpeace. Elle aurait pu mourir assassinée comme Lennon. Ou tuée dans une manifestation écolo qui tourne mal. Plus qu'un simple voyage au fond des eaux et au bout de la vie, ce roman très contemporain explore les différentes possibilités qu'offre le récit avec un clin d'oeil subtil sur les genres journalistiques, l'héroïne imaginant les manchettes de sa mort aussi bien dans *Allô Police* que dans *Reader's Digest*.

DES MOTS, DES IMAGES - WORDS, IMAGES D. Miram et D. Mouron Éditions Primavesi, 285 pages

Fruit de la rencontre fortuite entre un artiste peintre et un écrivain réfléchissant sur le sens de la vie, ce livre vise à traduire les émotions de deux créateurs dont la sensibilité s'exprime dans un cas par des mots, et dans l'autre par des images. À partir d'une centaine de tableaux de Mouron, reproduits ici par des photographies en noir et blanc, Miram invente une légende qui donne vie à ces Amérindiens et à ces femmes, des sujets qui reviennent souvent dans l'oeuvre de Mouron dont la première exposition en sol canadien remonte à 1984. On sent à quel point les tableaux de Mouron inspirent un Miram tout aussi ému que le peintre par ce «Spectacle d'un soir», par exemple, qui met en scène un enfant qui s'endort et que Miram comparera à «un coucher de soleil à mesure humaine».

LE DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS et LE DICTIONNAIRE DES NOMS PROPRES Hachette

Le dictionnaire des noms propres contient 25 000 noms d'hommes (sic), de lieux et d'oeuvres, en plus d'un atlas en couleurs de 176 pages et des listes énumérant les récipiendaires de Prix Nobel, les membres de l'Institut de France, les gentilés de certaines localités de France et les différentes monnaies. Son homologue des noms communs ne se limite pas non plus à définir les 60 000 termes retenus. Il esquisse aussi une histoire de l'orthographe, donne l'équivalent des anglicismes les plus courants et énonce quelques règles de correspondance.

Ces deux petits nouveaux, à la couverture souple, sont à peu près de la taille d'une copie des «Misérables».

LA COMÉDIE DE LA CULTURE Michel Schneider Seuil, 205 pages

Michel Schneider, directeur de la Musique et de la Danse au Ministère de la Culture français entre 1988 et 1991 et l'un des plus proches collaborateurs de Jack Lang, est amer et le fait savoir. Sa déception, qui explique le ton polémique de la «Comédie de la culture» est celle d'un homme de gauche qui, baillonné, n'a pas réussi à révolutionner le rapport entre l'art et la culture. Sa démission remise, Schneider ne se retiendra pas pour dénoncer cet État culturel qui n'est «que la forme spécialisée du gouvernement du spectacle».

L.L.

PLAISIR de LIRE



Animatrice: Danièle Bombardier

Arlette Cousture est un phénomène de notre littérature: une star. Comme je l'ai lu à son sujet sous la plume d'un critique: «Quand le succès exagère, il faut se demander pourquoi».

Et, au Québec, la suspicion autour du succès est toujours grande...

Alors que faut-il comprendre du phénomène Cousture? Après un véritable raz-de-marée ici ses «Filles de Caleb» sont maintenant diffusées en télévisé à la télévision française et sont, en librairie, sur la liste des best-sellers. Quant à son dernier roman «Ces enfants venus d'ailleurs», il a déjà le vent dans les voiles.

Arlette Cousture fait-elle de la littérature ou produit-elle une fiction construite pour plaire au plus grand nombre?

Plusieurs qui toisent de haut Arlette Cousture l'accusent d'être une fricoteuse de best-sellers qui, avant d'écrire, sait déjà qu'elle écriera la sauce vers la télévisé ou le cinéma.

Quand on rencontre Arlette Cousture on se rend compte à quel point son monde romanesque l'habite et combien elle aime ses personnages. Et s'il faut trouver une raison au succès elle est peut-être là, dans cette passion pour des êtres fictifs qu'elle sait communiquer à ses lecteurs.

Que pense-t-elle de ce qui lui arrive, de tout ce qu'on dit d'elle? C'est ce que je lui ai demandé.

La rencontre de mon lecteur de cette semaine, le comédien Gilles Pelletier, a été pour moi un pur plaisir. Je suis certaine qu'il en sera de même pour vous.

Danièle Bombardier

PLAISIR DE LIRE Le dimanche à 19 h 30

L'autre télé. L'autre vision. Radio Québec

## GÉNÉRATION

Un nouveau courant littéraire se dessine aux États-Unis

SUITE DE LA PAGE D-1

et sarcastique, n'en secoue pas moins les lecteurs par la vérité de ses personnalités et leur confrontation de la douleur.

Dennis Cooper avec son nouveau recueil de nouvelles *Jerk* va encore plus loin. Les adolescents qu'il observe ne trouvent qu'un exutoire à leur mal: la violence. Coeurs sensibles, prière de s'abstenir. Cooper verse des gallons de sang dans ses pages.

Certains signes pouvaient laisser présager l'émergence de cette nouvelle littérature américaine. Après trop d'années d'un régime d'injustice, après des trahisons répétées, après des centaines de milliers de morts d'une maladie dont la Maison Blanche ne fait que commencer à prononcer le nom, la littérature de la douleur «is here to stay».

LIBRAIRIE DU MUSÉE

SOLDE ANNUEL

du 2 au 21 mars 1993

20 % de rabais

sur tous les livres et catalogues en librairie!

Rabais supplémentaire de 10 % aux Amis du Musée

LIBRAIRIE DU MUSÉE 1368, rue Sherbrooke ouest Montréal (Québec) (514) 285-1600, poste 350

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Ces réductions s'appliquent uniquement aux livres en stock à la Librairie; elles ne sont valables ni pour les commandes spéciales ni pour les livres ou les catalogues à prix déjà réduit.

Heures d'ouverture: mardi, samedi et dimanche de 11 à 18 h mercredi, jeudi et vendredi de 11 à 21 h

## POUPART

Comme des polars

SUITE DE LA PAGE D-1

*Libre comme l'air...* écrite sous la forme du roman épistolaire. Il prend très au sérieux les livres destinés à la jeunesse. En font preuve les lettres et les commentaires de son nombreux courrier qui lui confirment une chose: qu'il a raison de beaucoup travailler sur ces récits dévorés par les jeunes lecteurs. «Quand j'enseigne, souligne-t-il, ou quand je rencontre mes jeunes lecteurs dans les écoles, la moitié de mon travail consiste à remonter leur estime d'eux-mêmes. Ils ont passé leur temps à se faire dire qu'ils étaient nuls, au secondaire ils me demandent: «est-ce qu'on est sipires que ça? Moi je leur réponds de ne pas croire les adultes qui les assomment avec ce genre de commentaires.» Jean-Marie Poupart éprouve un immense respect pour ses lecteurs,

quel que soit leur âge et quand on leur demande s'il croit en l'existence du mal, lui l'auteur de romans policiers, sa réponse rejoint la façon dont il réagit face à son jeune public: pour lui le mal existe, mais celui qui le préoccupe ce n'est pas le mal des «Liaisons dangereuses», c'est celui effectué par inconscience, celui qu'on laisse faire, contre lequel on ne réagit pas.

Et contre le mal, une solution, l'écriture. À ses yeux *Bon à tirer* est un roman qui devrait être lu en deux ou trois heures, avec du plaisir procuré par le rythme et l'absence de digressions. Et il peut bien éclater de rire en prononçant le mot «métaphysique». Au restaurant vietnamien où nous mangeons, il demande expressément des biscuits «qui ne disent pas des choses». Parce qu'après tout, c'est lui qui les dit, les choses.

## LA LIBRAIRIE GALLIMARD ET LES ÉTUDES NÉO-HÉLLÉNIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ont le plaisir de vous inviter dimanche 14 mars 1993 à 14h au lancement du roman

## L'ENFANT DE CHIENNE DE PAVLOS MATESSIS

Du Monde Entier, Gallimard, 1993

TRADUIT DU GREC PAR JACQUES BOUCHARD Présentation par Jacques Bouchard et Fred A. Reed traducteur du roman en anglais Lecture d'extraits par Markita Boies

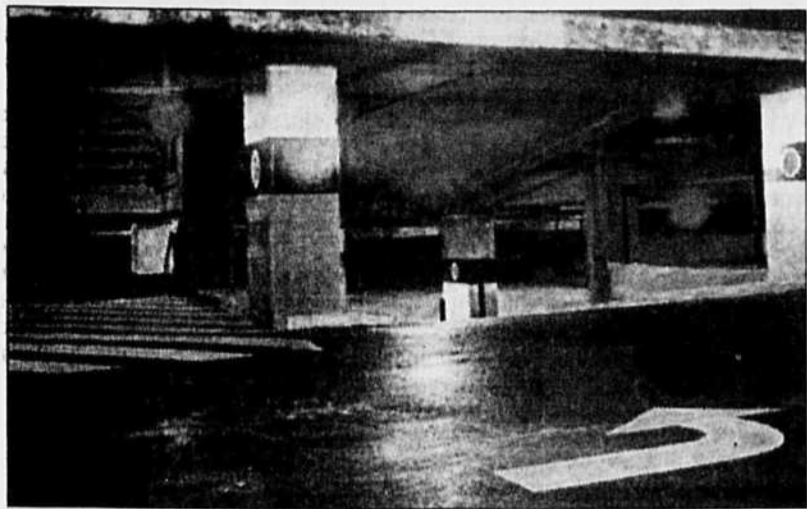
LIBRAIRIE GALLIMARD 3700, boul. St-Laurent, Montréal, tél.: 499-2012

# LIVRES

CRITIQUE

## L'écrivain et le champ littéraire

Pas un qui ne dise d'abord et toujours: mort aux vaches! mais après?



Mauger mourra criblé de balles dans un stationnement souterrain. L'écrivain Charbonneau s'est-il enfin vengé?

**BON À TIRER**  
Jean-Marie Poupart, *Boréal*, 1993, 164 p.

JACQUES ALLARD

Thomas Charbonneau, écrivain rendu à l'âge où l'on regarde tomber ses cheveux, a d'autres raisons d'être furieux quand son éditeur lui renvoie un manuscrit. Evincé du comité de lecture par Vincent Mauger qui l'avait pourtant plagié dans un récit pour la jeunesse, il avait riposté en soumettant un pseudo manuscrit, cette transcription intégrale de *Lumière d'août* (Faulkner, 1932) qui lui revient. La blague évanouie, il lui faut, ce jour-là, quitter sa fermette de Saint-Janvier et aller s'expliquer à Montréal avec l'éditeur qu'il rêvait de ruiner. Sur place, il verra avec plaisir Mauger se faire enguirlander par une ex-compagne, pour rencontrer ensuite un ami d'enfance, journaliste amateur de chasse, qui l'entraîne au champ de tir. La journée s'achève au parking souterrain de l'éditeur quand Charbonneau ira reprendre sa voiture: c'est là que Mauger mourra criblé de balles. L'écrivain Charbonneau s'est-il enfin vengé? Ou n'a-t-il fait qu'imaginer le meurtre pendant qu'une autre personne tirait? D'ailleurs, n'a-t-il pas été lui-même objet de la fusillade? Tout se résout le lendemain. A vous, lecteur, lectrice, de continuer l'enquête de la lecture.

Vous retrouverez, dans ce court roman, le facétieux auteur qui a aussi commis un essai sur le genre policier (*Les Récréants*, 1972), tout en se spécialisant depuis une quinzaine d'années dans les récits pour la jeunesse. Le nouveau titre n'a rien de la noirceur du précédent (*L'Accident du rang Saint-Roch*, 1991). Et si, au bout d'une vingtaine d'ouvrages, Jean-Marie Poupart, s'est converti au roman qu'il défaisait systématiquement au début de sa carrière (*Angoisse play, Que le diable emporte le titre, Ma tite vache a mal aux pattes*), il ne perd pas son goût de la galejade. Faisant beaucoup moins courir son lecteur après une improbable histoire, il maîtrise maintenant l'art de la digression souriante, souvent saugrenue d'apparence. Il installe par exemple assez fortement, dès le départ, la piscine de la fermette où l'on écrit, avec vue imprenable sur les vaches du voisin. Autre souvenir de lecture qui reste: le vengeur plagiaire, pisseur énervé qui se crache sur le gland... Autant d'insertions drôlatiques, vacheries diverses qui remplacent la vieille psychologie et contextualisent si concrè-

tement l'environnement, particulièrement le champ littéraire, privilégiant le thème de la mort de l'écrivain (voir les précédents romans, en particulier: *Beaux draps* et *La Semaine du contrat*).

La description du Landerneau dont parlait Ethier-Blais se fait ici légère, moins appliquée que celle de Prix David (Hamel, 1962) et sans clés évidentes. Rien en tout cas d'aussi direct que les cinglantes allusions de Gérard Bessette dans *Le Semeur* (1979).

Poupart a beau avoir été lecteur chez Leméac et ailleurs, fondateur des éditions Quinze, chroniqueur au DEVOIR, ses évocations restent vagues et assez conformes aux blagues d'usage (l'auteur est ici, comme beaucoup d'humoristes piégés dans le discours ambiant, un travailleur du cliché). L'éditeur sera donc assez gras (moins que le sottiser médiatique ne le fait actuellement). Et il aura la visite d'un auteur paranoïaque. Les comités de lecture ne font-ils pas dans la dynamique de groupe? Pendant ce temps-là, les universitaires se dégoûtent dans la fiction, les déjeuners de presse semblent des parasites et le chroniqueur ses formules ampoulées. Quant aux publicitaires il ne faut pas, semble-t-il, leur demander d'être des «cent watts». Et le lecteur? C'est ici une lectrice, la fille même de Thomas, qui prépare une thèse sur Germaine Guèvremont, au bord de la piscine et du champ des ruminants. Le réseau est bien familier et l'écrivain (moins que glorieux) toujours en poste devant ses vaches, bonnes à tirer par définition.

Ce nouveau roman confirme ainsi chez son auteur la thématique du «milieu», dans la connotation assez prévisible du mot. Les analystes de l'institution imaginaire prendront-ils un jour l'oeuvre au sérieux (une bonne douzaine de titres)? Comme chez quelques autres praticiens de la dérision littéraire, celle de Poupart ne réussit guère à prendre racine dans notre tradition de lecture. Elle se situe pourtant dans le roman de la plaine (qui nous vient depuis les années soixante), rigolant elle aussi sur la disparition du récit et de son auteur, pour y trouver finalement le lieu même de son déploiement. Ré-écriture et reconstruction: c'est la population littéraire, le cliché par excellence, post-moderne ou non. Pas d'écrivain qui ne dise d'abord et toujours: mort aux vaches! Mais après? dira toujours la critique, même quand elle prend plaisir au récit qui s'amuse. Ah! la...



**LES YEUX BOUCHÉS**  
Nicole Labelle-Ruel,  
Québec/Amérique  
(pour 14 ans et plus),  
215 p.

Delphine (14 ans) se plaint des allusions déplacées et des avances non équivoques de Mario, le chum de sa mère. Seule, sa copine Lucille prend le problème au sérieux. Mais, coincée entre une mère extrêmement contrôlante et un père passif, elle dispose de moyens d'action très limités. Aucun adulte consulté, aucune ressource en place, ne répond de façon adéquate au problème de plus en plus pressant.

Des dialogues forment l'essentiel du roman. Écrit avec les tripes, le récit utilise un français de cuisine, trempé dans l'émotion, et témoigne d'une indéniable complicité avec l'adolescence. Relatés par la copine Lucille, les événements sont touffus, embroussaillés dans un quotidien contraignant, empreints de rage et d'impuissance. La tension monte. L'action se précise. Les personnages et les circonstances sont particulièrement bien cernés et terriblement réalistes. A lire, pour l'importance du sujet, et pour le message d'espoir.

**COPIE CARBONE**  
Charles Montpetit, Québec/Amérique,  
coll. Titan jeunesse, 131 p.  
(pour jeunes de 14 ans et plus)

Charles Montpetit écrit peu. Son dernier roman, *Temps mort*, prix du Gouverneur général, remonte à 1988. Mais chaque oeuvre, soignée, rigoureuse, innovatrice, est un appel à l'intelligence des lecteurs.

*Copie carbone* nous propose une excursion dans un futur rapproché, où l'invention d'un duplicateur à trois dimensions risque de «provoquer le Krash le plus spectaculaire que la Banque internationale des arts ait jamais vu». Edith Prévost, sculpteur liée à quelques performances largement médiatisées, est mise au défi de soumettre une oeuvre impossible à reproduire. Le vol de

celle-ci, constitue le nerf de l'intrigue.

C'est un thriller brillant, avec ce qu'il faut d'épate, de logique et de mystification. Les surprises sont généreusement distribuées le long de chaque chapitre, et le lecteur, ou la lectrice, progresse au même rythme que l'avocate chargée d'éclaircir l'affaire. La curiosité nous dévore jusqu'au dénouement qui arrive sur un démonstration claire et fulgurante.

**LA COULEUR NOUVELLE, NOUVELLES FANTASTIQUES**  
Daniel Sernine, Québec/Amérique,  
coll. Clip, 154 p.

Huit de ces nouvelles sont des versions abrégées ou remaniées, déjà parues dans *Les Contes de l'ombre* (1979). Sur des thèmes fantastiques par excellence, se bousculent l'insolite, l'occulte, l'étrange, le hasard, la présence d'entités immatérielles provoquant terreur, angoisse, épouvante. Sept nouvelles à l'écriture classique, rigoureuse, sont assaisonnées à l'ancienne: atmosphère de salons vieillots, de tentures lourdes, de bibelots désuets, de voilettes cachant le regard. On y respire mal, on y perd la raison, on y fuit des dangers impalpables.

Dans la huitième nouvelle, plus actuelle, plus récente aussi que les autres, *l'étrange don de Anne-Lise* n'exhale ni terreur ni folie, mais parle de la solitude sur un imaginaire traversé de lumières vives et de couleurs nouvelles. Une rencontre à la fin crée une brèche dans cet univers plutôt sombre.

**CAILLOU, MON LIVRE DE BÉBÉ**  
Hélène Desputeaux, Chouette, 52 p.  
(pour nouveaux-nés et leurs parents)

La série Caillou s'enrichit d'un album de naissance, à remplir des moments tendres, des premières fois, des dates importantes,



Dans Copie carbone, l'invention d'un duplicateur à trois dimensions risque de «provoquer le Krash le plus spectaculaire que la Banque internationale des arts ait jamais vu».

des faits historiques de la vie de Bébé. Animé des petits personnages ronds, colorés et fantaisistes de Hélène Desputeaux, l'album-souvenir, cartonné et rembourré, porte la touche fraîche et irrésistible qui font le succès des Caillou. Un cadeau très Chouette!

Gisèle Desroches

## Une enfance en Abitibi



PHOTO JEAN-JACQUES RINGUETTE (DÉTAIL)  
Un roman éclaté en fragments?

**TU ATTENDS LA NEIGE, LÉONARD!**  
Pierre Yergeau, L'instant même,  
Québec, 1992, 143 pages

PIERRE SALDUCCI

Décidément l'Abitibi est très présente dans la production littéraire actuelle puisque, après *Marie suivait l'été* de Lise Bissonnette, voici *Tu attends la neige, Léonard?* un recueil de nouvelles de Pierre Yergeau. Encore faut-il préciser en fait, avant de parler de «recueil de nouvelles», que Pierre Yergeau a choisi de s'éloigner ici de la conception habituelle du genre. Par exemple, et il a raison, il ne se sent pas du tout tenu de donner systématiquement à ses textes une chute spectaculaire. Son livre oscille en permanence entre le roman et la nouvelle. Il tient de la nouvelle

un découpage en textes brefs, autonomes, avec chacun un titre et du roman son unité et le fait de composer par petites touches un tableau général où apparaissent les mêmes personnages et les mêmes lieux. Ainsi, *Tu attends la neige, Léonard?* peut se définir autant comme un recueil de nouvelles qui se lit comme un roman, que comme un roman éclaté en fragments. Ceci devrait d'ailleurs, et c'est très bien, attirer les lecteurs réfractaires aux nouvelles traditionnelles.

*Tu attends la neige, Léonard?* (un titre magnifique comme ceux de la majorité des nouvelles) évoque les jeunes années d'Emile et de Léonard, deux frères qui ont grandi ensemble en Abitibi, partageant le même univers et manifestant le même recul ou la même incompréhension face au monde des adultes. Derniers nés de la famille, leur complexité est d'autant plus forte que Léonard est un enfant trisémique et qu'Emile fait totalement bloc avec son frère. Non seulement, il accepte sans problèmes les particularités de Léonard, mais il les intègre si bien qu'il finit par accéder aux mêmes singularités que lui. Ainsi, comme Léonard, Emile conçoit que les meubles viennent de la forêt, qu'ils puissent y retourner la nuit et que

les antennes de télé deviennent des arbres. L'imagination de l'un se mêle à l'innocence de l'autre et, à partir de là, tout un monde s'ouvre d'une grande beauté naïve. A cela s'ajoute un cadre exceptionnel, celui d'une Abitibi rude, avec la fabrique à liquer à côté de la maison et l'inévitable boutique du blanchisseur chinois.

En plus de la reconstitution touchante et poétique d'une enfance réinventée, *Tu attends la neige, Léonard?* propose également un journal de bord sur le recueil en train de s'écrire. Dès le début, Pierre Yergeau nous fait part de son projet initial et expose ensuite régulièrement ses réflexions sur la difficulté de faire revivre ses souvenirs. Nous sommes avec l'écrivain en train

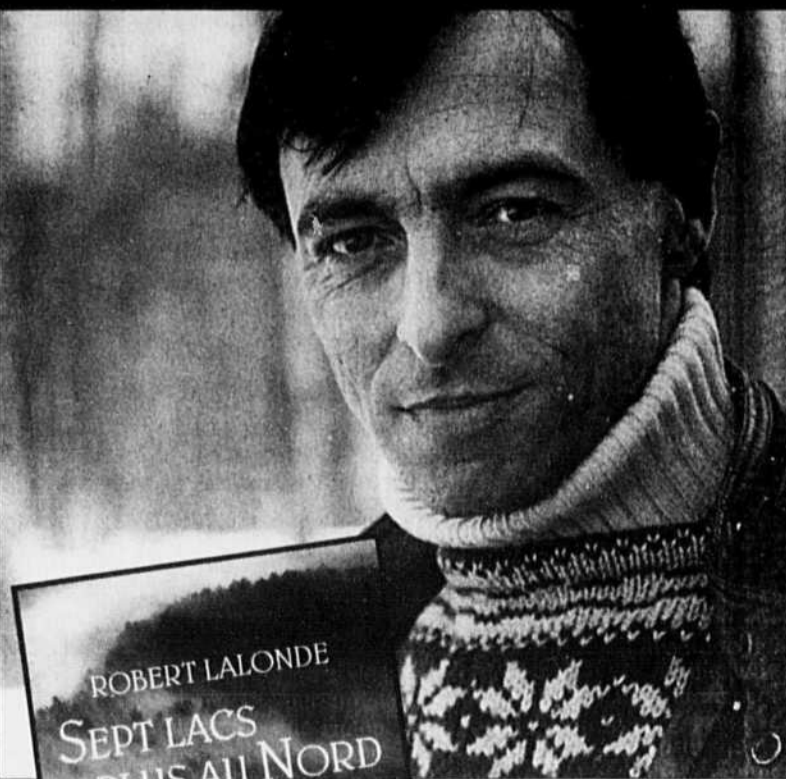
d'écrire dans son petit appartement qui surplombe le fleuve à Montréal et les détails de son quotidien deviennent à leur tour sujets de nouveaux textes.

*Tu attends la neige, Léonard?* s'inscrit sur deux plans à la fois avec un narrateur dédoublé qui est parfois Emile (le petit garçon d'autrefois) et parfois l'écrivain d'aujourd'hui. Fiction et autobiographie alternent jusqu'à se rejoindre dans La Messe (un bijou!), pour éclater finalement à nouveau dans les dernières pages.

Malgré de grandes ambitions, *Tu attends la neige, Léonard?* reste un livre d'une grande simplicité, entièrement voué à l'émotion pure et au souvenir. Un très beau livre, vraiment.

Le nouveau roman de

## Robert Lalonde Sept lacs plus au Nord



«Sept lacs plus au nord est radieusement écrit...»

Jacques Allard,  
Le Devoir

160 pages ♦ 22,95\$

LES ÉDITIONS DU SEUIL



20 ans d'édition en Acadie

SERGE PATRICE THIBODEAU

Serge Patrice Thibodeau est né en 1959. Son premier recueil de poésie, *La Septième chute*, lui a valu le prix France-Acadie 1991. Depuis plusieurs années, il partage sa vie entre l'étude et le travail tout en suivant un itinéraire poétique de l'errance qui l'a conduit en Afrique, en Europe et en Asie. Interrompant ces longs parcours qui lui sont familiers, il consacre à Prague un temps d'admiration et de contemplation, de réflexion et de communion de sentiments.



PRIX ÉMILE-NELLIGAN 1992

LE CYCLE DE PRAGUE

S'effrangent les nuages. Sans cesse, le corps écartelé entre une gare et un château, à enjamber un fleuve, le pied gauche hésitant entre l'arrivée et le départ, le pied droit glissant sur les dalles du rêve. Être seul, dans tout ça, c'est être à jamais irrécupérable.

«Ce jeune écrivain, pour qui la sensualité du langage est indissociable de la lucidité et de la mémoire, échappe heureusement aux modes sans échapper à l'histoire.»

LUCIE BOURASSA, LE DEVOIR

160 p.  
15\$



Le Cycle de Prague

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

## Millefeuille



«J'ai retiré beaucoup de cette expérience. La découverte de centaines d'auteurs anonymes qui chacun à sa manière m'a fait percevoir un merveilleux imaginaire.»  
Gaston L'Heureux

Les droits d'auteurs seront versés au Fonds Yves-Thériault administré par l'UNEQ.

XYZ. La revue de la nouvelle

1 an / 4 numéros (taxes incluses)  
**Spécial 15\$**  
rég.: 20\$



Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Code postal \_\_\_\_\_ tél.: \_\_\_\_\_  
Ci-joint:  chèque  mandat postal  
 exp.: \_\_\_\_\_  
Signature \_\_\_\_\_

XYZ éditeur 815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1  
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.523.94.01

édition/ d'acadie

C.P. 885, Moncton, «N.-B.»  
E1C 8N8

Téléphone : (506) 857-8490  
Télécopieur : (506) 857-3070

## LIVRES

## LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

## L'intimité d'une voix

PAPIERS COLLÉS II

Georges Perros, Gallimard, Paris, 1973

Il n'est pas facile de parler d'un écrivain que l'on aime par-dessus tout. A plus forte raison si l'on a clamé à l'envi sa passion. On a alors l'impression d'être un peu comme ces amoureux intarissables que la rencontre d'un être a bouleversés. Que voulez-vous? Georges Perros fait partie de ces auteurs inconnus du grand public, mais dont le cercle des fidèles ne cesse de s'accroître. J'en fais partie.

J'ai relaté ailleurs l'entrevue que m'a accordé ce Parisien exilé en Bretagne. C'était en mai 1974, à Douarnenez. On avait prêté à Perros un grenier dans un immeuble en ruines du vieux port. C'est là qu'il écrivait et lisait les manuscrits que Gallimard lui soumettait.

Il devait être un lecteur bien singulier, exigeant, imprévisible. Mal rétribué, en tout cas. Il vivait dans un état qui frôlait la gêne. Il donnait aussi des cours de littérature. Entendre par là qu'il s'efforçait d'inculquer à de jeunes étudiants le

goût de la lecture. Souvent il enfourchait sa vieille moto pour aller prendre un verre de rouge au café avec des pêcheurs qu'il avait mis beaucoup de temps à apprivoiser.

Les écrivains ont parfois tort de ne pas résister au piège que constitue la publication d'un recueil d'articles et de notes éparses. Ils n'ont aucune difficulté à s'imaginer que l'Occident ne saurait vivre sans leurs œuvres complètes. Les trois volumes des *Papiers collés*, et surtout ce deuxième que j'évoque ici, sont bien formés de textes brefs relevant de la maxime, du journal intime, du commentaire critique. S'ils sont à ce point essentiels, c'est qu'ils disent ce qui ronge et blesse l'écrivain qui les a écrits. La sensation de n'être pas tout à fait là, quoiqu'on fasse.

Rien n'est moins superficiel que ce livre d'un écorché vif. «Vivre me fait peur. Oui, peut-être. C'est sans doute pourquoi j'ai l'air si courageux de vivre loin de Paris, alors que mes amis, mon «métier» y sont. Mais c'est bien de cela que j'ai peur. Je suis trop souvent rentré chez moi en ruine pour avoir vécu avec mes amis.»

*Papiers collés II* émane de la conscience d'un homme que la vie émeut. Il ne trouve pas normal d'être aimé, mais s'en émerveille. L'amitié compte immensément mais il ne faut pas la croire méritée. «J'ai besoin des autres, et de leur chaleur. Mais à distance. A distance. A partir d'un certain âge, ce n'est plus de la vie que nous secrétons. Mais de la mort. Histoire de ne pas mourir trop injustement.»

Peu de livres nous parlent de plus près que celui-là. La confiance est d'autant plus directe que la phrase de Perros est brève, comme murmurée à l'oreille. Les propos tenus sont ceux d'un être bourru qui ne s'exprime que parce qu'il n'en peut plus de supporter sa solitude. Je n'oublierai jamais l'homme trapu qui me rejoignit dans un café près du port. Il avait le teint hâlé, la barbe avait été taillée hâtivement, le sourire de circonstance. C'était donc cet homme qui avait écrit ces *Papiers collés* si bouleversants?

Une demi-heure plus tard, je tendais le micro à une voix qui venait de l'intérieur. Du comédien qu'il avait été dans son jeune âge, Perros n'avait gardé que la sincérité troublante qui vient parfois aux grands interprètes. Il parlait vraiment comme il écrivait. Tout près du cœur et de l'intelligence.



## Un très bel édifice

Aucun des recueils d'Anne Hébert n'a vraiment d'existence autonome

OEUVRE POÉTIQUE  
Anne Hébert, Boréal/Seuil, coll.  
«Boréal compact», 1993, 166 pages

FRANÇOIS DUMONT

Paru il y a moins d'un an, le plus récent recueil d'Anne Hébert, *Le jour n'a d'égal que la nuit*, est déjà réuni aux précédents dans une édition de poche.

Cet empressement m'a laissé songeur. J'ai d'abord pensé au marché scolaire qui devient souvent, en poésie, le destinataire privilégié. Voilà donc, me suis-je dit, le parfait livre obligatoire. J'ai ensuite pensé au rapatriement symbolique de l'œuvre d'Anne Hébert, ou plutôt des parties de l'œuvre qui se vendent moins (la poésie rejoignant le théâtre chez Boréal — le roman, lui, ayant tout intérêt à demeurer français). Toutefois, au bout du compte, je crois que c'est avant tout l'œuvre poétique elle-même qui commande le regroupement.

En effet, aucun des recueils d'Anne Hébert n'a vraiment d'existence autonome. Le premier, *Les Songes en équilibre*, paru en 1942, constitue une sorte d'ébauche qu'Anne Hébert a plus ou moins reniée en ne faisant jamais rééditer ce premier livre. Son intérêt principal est d'annoncer ce qui suit, c'est-à-dire *Le Tombeau des rois*, paru en 1953.

Ce deuxième recueil, outre qu'il est indissociable de la poésie de Saint-Denis Garneau, a été en quelque sorte soudé au

suivant, de 1960: *Mystère de la parole*. Celui-ci n'a jamais paru seul. Le lecteur était forcé de le mettre en rapport avec le précédent. On connaît sans doute l'interprétation habituelle de ce diptyque: il y aurait d'abord le dur combat intérieur mené sous la grande noirceur, et puis la délivrance lyrique, en parfaite synchronie avec l'histoire...

Révolution et tranquillité étant redevenues des contraires, l'œuvre poétique d'Anne Hébert s'était pour ainsi dire transformée en document historique. Et c'est ici qu'apparaît la pertinence du regroupement des recueils. La poésie d'Anne Hébert dépasse le témoignage et la représentativité où on l'a trop souvent enfermée. Plus encore: le dernier recueil ne prend à mon avis toute sa valeur qu'en regard des précédents. C'est en tant que troisième volet d'un triptyque qu'il acquiert un poids que seul il n'avait pas, malgré sa qualité.

S'il y a toujours une certaine forme de linéarité — notons par exemple dans cette division du dernier recueil en «anciens» et «nouveaux» poèmes, sorte de reprise du diptyque ancien —, on ne peut plus lire, cependant, les deux premiers recueils dans une perspective de «progression»; *Le Tombeau des rois* ne peut plus désormais être considéré comme le repoussoir de *Mystère de la parole*. Car la troisième partie propose un retour au style de la première et rappelle même, à certains moments, le tout

premier livre oublié de 1942, avec ses textes laconiques et hachurés. Mais la naïveté a disparu, c'est le moins qu'on puisse dire, et si ce livre connaît une carrière scolaire, plusieurs étudiants seront sans doute ébranlés par la dure dérision de certains nouveaux poèmes. Le sang, par exemple, a perdu ses vertus métaphoriques pour devenir le sang des fustillés et la Liberté, en dépit de son grand L, ne semble rien pouvoir contre «les chaînes aux chevilles des esclaves».

Il faut donc donner raison aux éditeurs d'avoir regroupés les trois derniers recueils. Je ne peux toutefois m'empêcher d'émettre une réserve. *Le jour n'a d'égal que la nuit* était fort élégamment édité. Je sais bien qu'on ne peut pas faire la même chose pour une édition de poche mais il est quand même curieux que les amateurs de poésie ne puissent pas disposer d'une belle édition du triptyque. Quand sa lecture n'est pas obligatoire, un livre de poèmes vaut aussi pour sa matérialité et l'œuvre poétique d'Anne Hébert mérite certainement ce qu'on a accordé jadis à Alain Grandbois, Roland Giguère ou Paul-Marie Lapointe, pour ne citer que des poètes d'envergure.

D'autant que c'est dans cette rétrospective que se tient l'essentiel: une œuvre, «réussie» de surcroît; ce «très bel édifice» dont ne voulait pas Saint-Denis Garneau, mais dont la littérature québécoise n'a pas trop d'exemples.

Dix ans après la mort d'Hergé

## Tintin est toujours en vie!

PIERRE LEFEBVRE

Le 3 mars 1983, il y a dix ans, s'éteignait Georges Rémi, mieux connu sous le pseudonyme de Hergé. Il laissait derrière lui une œuvre monumentale et... des sous. Bien qu'on ait souvent exagéré la fortune d'Hergé, et qu'il soit déplacé dans son cas de parler d'empire, comme on parle d'empire Disney, il n'en demeure pas moins qu'au cours des années, le journaliste à la houppe lui à quelque peu échappé pour mener une double vie. Personnage de fiction toujours, certes, ce Tintin, mais également, et aujourd'hui plus que jamais, produit de consommation.

Hergé ayant refusé (quoi que sur ce point l'opinion des exégètes divergent) que quiconque reprenne à son compte les aventures de son personnage, les héritiers ont dû s'incliner. Mais si la route de la création leur était barrée, celle du «merchandising» les attendait à bras ouvert. C'est donc sur cette voie que s'engagea l'univers de Hergé lors des dix dernières années. Ses studios furent dissolus pour faire place à une fondation, avec un rôle de gestion, de défense et de promotion de l'œuvre, puis à une société, Moulinsart, gérant les droits des produits dérivés.

Sur les t-shirts

Est-ce à dire que l'avenir de Tintin se limite désormais à des tractations financières, des t-shirts, de la lotion

après-rasage (!) et des adaptations édulcorées, telles les dessins animés sévissant en ce moment sur les ondes? Fort heureusement non. Entendons-nous: il est absolument certain qu'aucune nouvelle aventure de Tintin ne verra le jour sous la plume de qui que ce soit. Mais à sa mort, ce n'est pas qu'une ultime aventure inachevée (*Le fameux Tintin et l'alphabet* dans le milieu des faussaires) que nous laissait Hergé, mais bien cinquante ans de création, et ces cinquante années ont laissé des traces qui excèdent, et de beaucoup, les vingt-trois albums de Tintin que le public connaît.

Place au fonds

Le fonds Hergé, tel que recueilli par la Fondation Hergé, est d'une richesse quasi-inimaginable. Il comprend, évidemment les planches originales et les crayonnées, mais également les esquisses, les notes et ébauches de scénario. Elle englobe également la documentation personnelle d'Hergé, (une masse de matériaux visuels complètement délirants qui permettait au dessinateur de trouver, selon ses besoins, un uniforme de facteur anglais, une cabine téléphonique américaine ou un avion accidenté) et une correspondance s'élevant à environ 8000 lettres, véritable mine de renseignements sur la gestation de l'œuvre.

Mis à part les albums, ce fonds est le seul legs de Hergé pouvant prétendre être animé de son génie. Et

c'est nécessairement de ce côté que doivent se pencher ceux pour qui Tintin est plus qu'une babiole. Heureusement pour eux, la Fondation Hergé tient à révéler ce véritable trésor au public.

Lors d'une rencontre que j'ai eu avec Philippe Godin, directeur de la Fondation, en décembre 1992, les modalités de la chose n'étaient pas encore fixées. Mais à moyen terme, chaque aventure fera l'objet d'une édition critique, comprenant commentaires et variantes, autant graphiques que narratives.

Ces documents inédits, fragments apocryphes et autres variations jetteront, à coup sûr, un nouvel éclairage sur les ouvrages que nous connaissons. Mais plus encore, la Fondation Hergé, deviendrait, d'ici cinq ans, un lieu ouvert au public. Là, chercheurs et amateurs auront accès aux archives ainsi qu'à des expositions d'originaux, permanentes et temporaires.

Rassurons-nous donc, il nous sera encore possible dans l'avenir de renouer avec le talent de Georges Rémi.

L'avenir de Tintin se limite-t-il à des tractations financières, des t-shirts, de la lotion après-rasage?

Documents inédits, fragments apocryphes, il reste aux tintinophiles un immense fonds Hergé à découvrir.



François Dollier de Casson  
HISTOIRE DU MONTRÉAL  
DE 1640 À 1672

Texte adapté et commenté par  
Aurélien Boisvert

227 pages - 20,00 \$

« Cette édition, qui convient à un très vaste public et qui devrait pouvoir envahir nos écoles secondaires, est une véritable édition populaire aussi bien informée que respectueuse de son public: avec ses notes agréablement rédigées, ses nombreux appendices. »

Guy Laféche, Québec Français, hiver 1993, no. 88

Disponible dans les principales librairies ou chez:  
Les Éditions 101 Enr., C.P. 591, Succ. Desjardins, Montréal, H5B 1B7

Dans le cadre des activités organisées par le Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal

LES TRANSFERTS CULTURELS  
CYCLE DE CONFÉRENCES  
JARISLOWSKY

David Homel  
Ethnies de service,  
bouc émissaire?

Lundi 15 mars, à 17h

Université de Montréal, Pavillon principal  
2900, boulevard Édouard-Montpetit,  
Salle M-415 Métro Université de Montréal



La  
Librairie  
Du  
Square

Au Carré St-Louis  
3455 St-Denis, Montréal H2X 3L1  
Tél. 845-7617

La  
Librairie  
Du  
Square

## BEST-SELLERS



## Champigny

## ROMANS QUÉBÉCOIS

1. CES ENFANTS D'AILLEURS, Arlette Cousture, Éd. Libre Expression
2. QUELQUES ADIEUX, Marie Laberge, Éd. Boréal
3. UN HOMME EST UNE VALSE, Pauline Harvey, Éd. Les Herbes Rouges
4. AU NOM DU PÈRE ET DU FILS, Francine Ouellette, Éd. La Presse

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LA GÉNÉRATION LYRIQUE, François Ricard, Éd. Boréal
2. POUR EN FINIR AVEC L'EXCELLENCE, Hélène Pedneault, Éd. Boréal
3. GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, Charles Taylor, Éd. Bellarmin

## ROMANS ÉTRANGERS

1. LEVIATHAN, Paul Auster, Éd. Actes Sud
2. LA DANGEREUSE, Josephine Hart, Éd. Robert Laffont
3. L'HOMME FLAMBE, Michael Ondaatje, Éd. de l'Olivier
4. LE PETIT SAUVAGE, Alexandre Jardin, Éd. Gallimard

## ESSAIS ÉTRANGERS

1. XY, Elisabeth Badinter, Éd. Odile Jacob
2. COMMENT PEUT-ON ÊTRE CROATE, Alain Fankielkraut, Éd. Gallimard
3. CRITIQUE DE LA MODERNITÉ, Alain Touraine, Éd. Fayard

## LIVRE JEUNESSE

1. MON PÈRE ET MOI, Francine Ruel, Éd. La Courte Échelle

## LIVRES PRATIQUES

1. LE PETIT JEAN, Jean Cournoyer, Éd. Stanké
2. LE GUIDE DU VIN 1993, Michel Phaneuf, Éd. de l'Homme

## COUP DE CŒUR

1. MARLENE DIETRICH, Maria Riva, Éd. Flammarion

4380, rue St-Denis 844-2587

# LIVRES

LE BLOC-NOTES

## LE FEUILLETON



LISSETTE MORIN

### Exorciser l'horreur

EXERCICES DE MÉMOIRE  
Annie Leclerc  
Paris 1992, Grasset/Fasquelle  
254 pages.

Vielle habitude, à déconseiller aux lecteurs: catégoriser les auteurs, quelquefois après seulement deux ou trois ouvrages. Cela m'est arrivé à propos d'Annie Leclerc. Depuis *Parole de femme*, elle est classée au rayon des féministes, tout à côté, tout contre Benoîte Groult. Attention! Groult l'essayiste, et non pas la romancière.

Or, il vient de m'arriver, avec *Exercice de mémoire*, ce qu'il faut pour rompre l'habitude. Ce livre est aux antipodes d'un pamphlet, d'un livre-polémique sur les droits des femmes ou les injustices qu'on commet envers elles.

L'injustice, ici, est incommensurable. Elle est liée au crime contre l'humanité qu'a représenté la solution finale imaginée, et réalisée, par l'Allemagne hitlérienne.

C'est à partir du film de Claude Lanzmann, *Shoah*, qu'Annie Leclerc a voulu réfléchir, la plume à la main, au silence qui continue de s'étendre, et même de s'épaissir, sur le martyre des Juifs aux années 40. La question que s'est posée l'auteur, et qu'elle nous pose à son tour: «Comment peut-on prétendre, surtout quand on est Juif, qu'est venu le temps de tourner la page?»

Avant tout commentaire, avant tout essai critique sur *Exercices de mémoire*, il faut user d'une précaution non pas élémentaire mais indispensable: avoir vu *Shoah*. Mon propre souvenir, à propos du film fleuve de Lanzmann — neuf heures de projection, dans les salles, et plusieurs soirées de télévision (à PBS, pour mon propre compte, il y a deux ou trois ans). Sans quoi, on peut évidemment considérer qu'Annie Leclerc a eu raison d'exorciser sa peine, tenter de sécher ses larmes — elle a beaucoup pleuré et pleure encore quand elle réfléchit sur la question, en écrivant ce très beau livre. Mais la pièce essentielle, la «Preuve», pour paraphraser Agota Kristof, sera toujours manquante. L'émotion qui m'a saisie, dès les premières pages, était tributaire de mon souvenir horrifié de ces séances de télévision, subies — c'est le qualificatif qui convient — en toute fin de soirée.

C'est à partir du train qu'Annie Leclerc amorce cet appel à la conscience de ses lecteurs. Et d'un souvenir d'enfance, inséparable pour elle de la présence du Mal dans notre vie. A la mise à mort d'un cochon domestique «la petite citadine», grandie parmi les mots, les baisers et les confitures, à l'écart de toutes les affaires de chair, de souffrance de mort» avait immédiatement ressenti la cruauté des hommes. «Du haut de mes huit ou neuf ans, expliquait-elle, j'avais reconnu — d'horrible façon, et par quelle atroce sympathie? — avec quelle ivresse les hommes égorgaient la grosse bête rose et sale, hideuse, hurlante».

La métaphore — le cochon qu'on égorge dans une cour de ferme — reliée à l'extermination de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, ne plaira peut-être pas à tous les lecteurs. D'ailleurs, il faut peut-être dire d'*Exercices de mémoire* ce qu'Annie Leclerc affirme du *Traité du désespoir* de Kierkegaard, qu'il reste un livre «qui fait peur autant qu'il attire. Un livre vraiment étrange; inamical».

Les divisions mêmes de cet essai sont inhabituelles. A travers «des féministes», l'auteur nous fait voir les trains, le désenchantement, le désespoir, la pitié et le mal dans toute sa hideur. Il y a cependant, à la «fenêtre 11», un long passage qui est une sévère critique du philosophe Heidegger, qui fut un mage de la jeunesse de l'auteur, au temps de ses études universitaires en philosophie, et qu'elle qualifie, avec de très éclairantes démonstrations, de «herseur aveugle», s'appuyant sur l'étymologie du nom du philosophe en allemand: die Egge, la herse. Der Egger/le herseur.

Ces quelque 23 pages du livre d'Annie Leclerc sont une lecture à recommander aux philosophes qui ont suivi la polémique, largement médiatisée en France, sur l'appartenance probable de Heidegger au parti nazi, ou tout au moins à son silence, avant et après la guerre, sur le génocide des Juifs. Autre très beau passage: «Le Voyage en Allemagne», l'Allemagne des quinze ans de l'auteur, qui n'est «ni maintenant, ni avant, c'est dans un autre temps, c'est une uchronie, «en cette Allemagne», il n'y a pas de nazis, vivants ou morts, pas de villes en ruines, de reconstruction, d'industrie renaissante. Il y a des forêts, le Rhin, artère puissante d'un corps de légendes, d'amants noyés et de musiciens fous».

Eclaircie, cette Allemagne, quand, à quinze ans, «la beauté est une affaire allemande», dans un livre qui joue sur l'atroce, la presque indicible. Pas pour l'auteur, qui a parié de «dire» l'horreur, en l'exorcisant par l'écriture. Un livre grave, important, au moment où l'horreur récidive, cette «épuration ethnique» en Bosnie qui pourrait ne rien rappeler aux générations actuelles.

## Un écervelé, un fou, un homme libre

ROBERT LÉVESQUE

CORRESPONDANCE (1855-1901)  
Arthur Buies, Guérin, 1993,  
347 pages.

On est le 11 avril 1857. Le supérieur du Séminaire de Québec, l'abbé Louis-Jacques Casault, cousin de la défunte mère d'Arthur Buies, écrit à l'abbé Thomas-Etienne Hamel, un grand-vicaire en stage à l'École des Carmes à Paris: «Buie est un écervelé que ma tante a renvoyé à son père, parce qu'elle ne savait plus qu'en faire ici. Son père l'a envoyé à Dublin, avec un ordre à son agent de lui livrer 125 livres par année; mais notre fou, ne se plaisant pas à Dublin, a pris le parti de s'en aller à Paris sans consulter son père, à qui même, au lieu d'excuses, il a écrit des injures!».

Le 16 avril c'est l'abbé Hamel qui écrit à l'abbé Casault. Les lettres et les paquebots se croisent, les calomnies aussi. Chargé de surveiller l'adolescent Arthur Buies, il écrit: «ce petit fou se trouve dans un état qui ressemble à de la misère (...) Dois-je conseiller au jeune Buie de s'en retourner à Québec ou à Dublin? Je crois qu'un pareil fou serait mieux à Québec qu'ailleurs...».

Il ne faudra pas s'étonner de voir Arthur Buies devenir l'une des plumes les plus anticléricales de la presse canadienne-française. Dans son adolescence d'orphelin en fuite (on l'a laissé à un an chez des tantes de Rimouski quand ses parents sont partis pour

la Guyane, sa mère est morte là-bas, son père l'inscrit à 16 ans au Trinity College de Dublin, il fuit pour Paris à 17 ans, à 20 ans il joint les troupes de Garibaldi en Sicile, à 22 ans il rentre au Québec), Arthur Buies a subi la mesquinerie et même le vol (on ne lui remet pas certaines sommes que ses tantes lui envoient) de ces curraillons aussi hypocrites que le Tartuffe de Molière.

La correspondance de Buies qui paraît aujourd'hui chez Guérin (260 lettres la plupart inédites), en plus d'être le grand portrait en touches intimes de la survie et des tentatives de musellement d'un homme libre dans un pays étroit d'esprit, est enfin le lieu et l'occasion de connaître les coulisses du plus remarquable chroniqueur du 19<sup>e</sup> siècle québécois. Dans le DEVOIR du 23 janvier, je vous causais des chroniques de Buies parues aux Presses de l'université de Montréal. Il y a un retour de Buies dans l'édition québécoise, retour d'une voix qui fut libre, forte,



La correspondance de Buies qui paraît aujourd'hui chez Guérin est enfin le lieu et l'occasion de connaître les coulisses du plus remarquable chroniqueur du 19<sup>e</sup> siècle québécois.

véhémement, celle d'un Ruy Blas canadien-français qui apostropha «les ministres» et sut leur souhaiter «bon appétit» avec panache et tenir le haut du pavé journalistique avec cœur et avec superbe, comme il sut, même après sa conversion en 1879, dénon-

cer les crimes de l'Église et les complots des soutanes; et attaquer avec verve l'institution littéraire, «ces barons littéraires qui n'écrivent que pour voir leur nom figurer au bas d'un article quelconque».

Les lecteurs d'aujourd'hui qui rejettent tout conservatisme, toute chaire et toute censure bourgeoises trouveront en Buies un ancêtre encore vert. Quand il revient de Paris en 1862, à 22 ans, Arthur Buies trouve naturellement à l'Institut canadien de Montréal des amis et un courant de pensée libéral. Il a vagabondé dans la culture française, lu Hugo et Baudelaire, mangé de la vache enragée, raté ses baccalauréats, mais il réussit son personnage. Il dit à sa sœur Victoria dans une lettre de 1867: «je te promets, ma chère petite sœur, d'être le plus grand écrivain de mon siècle avant trois ans».

L'humour est une constante chez Buies. Il a le sens du spectacle. C'est un homme et une plume qui sont vifs, gais, fiers, et jamais dupes. A un cousin magistrat, il écrit dès son retour ce qui est le programme d'un homme de théâtre: «mon intention est de me produire dans les journaux».

Il s'est fait des relations; il se fera des ennemis. Les conservateurs en particulier et Georges-Etienne Cartier surtout, lieutenant québécois de John A. Macdonald (le Benoit Bouchard des débuts de la Confédération...), sa tête de Turc préférée. Avant de s'installer dans les gazettes d'ici, d'être le chroniqueur élégant des villégiatures de Cacouna et Tadoussac et le pamphlétaire virulent des capitales d'Ottawa et de Québec, Buies va tenter à nouveau le défi de Paris. Il repart en paquebot le 29 mai 1867. Remarquons que c'est juste un mois avant que la Confédération soit proclamée! Six jours après son arrivée, il écrit à sa sœur un discouragement (c'est un impulsif, il cède vite à la déprime et il aura des problèmes majeurs). Paris l'ennuie. Il n'y a pas retrouvé ses amis du lycée Saint-Louis. Il cogne à des rédactions où on ne le reçoit pas. Un jour, il place un article et la revue ferme ses portes le numéro suivant. Etc. Il va revenir au Canada.

La correspondance de Buies (il y a les lettres touchantes à son unique sœur et celles à Mila Catellier qui sera sa femme, son «beau bébé noir»; celles, complètes, à son ami Alfred Garneau; celles, vinaigrées, à Louis Fréchette — ces deux-là se détestent — révèle avec l'homme le combat d'un écrivain qui refuse la bêtise de son siècle, «ce stupide pays bon seulement pour les épiciers», qui refuse l'autocensure dans une société qui la mijote, un homme libre que le curé Labelle a aimé (il lui octroie un revenu de 1000 \$ par an), un homme qui meurt pauvre (il aurait pu avoir l'ambassade à Paris si le patronage n'était pas la loi des gouvernements canadiens!) pour avoir saugrenard sa liberté de parole.

Execices de mémoire est un livre qui fait peur autant qu'il attire.

La plupart des gens croient qu'il n'y a qu'une façon d'aider le monde en développement. Nous en avons 26.



L'autonomie grâce à l'alphabetisation dans le monde en développement.

J'aimerais plus de renseignements sur les programmes de CODE.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Téléphone \_\_\_\_\_

Adresse de retour: CODE, 321, rue Chapel, Ottawa (Ontario) K1N 7Z2

Une saine alimentation fait aussi partie de la prévention



Fondation québécoise du cancer

Montréal (514) 527-2194 Québec (418) 681-9989 Estrie (819) 822-2125 1-800-363-0063



### Un mal invisible

L'isolement social des femmes

Quelle est la nature spécifique de l'isolement social des femmes? Quelles en sont les causes et les conséquences? Quels sont les moyens d'en sortir? Les témoignages d'une trentaine de femmes révèlent ce mal invisible.

Une enquête de l'IR des centres de femmes du Québec

200 pages, 16,95 \$

Diffusion en librairie - Dimeidia

les éditions du remue-ménage

4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404, Montréal, H2W 1Z5

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

l'Hexagone

Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

### LES BONNES LECTURES CHEZ VLB ÉDITEUR ET À L'HEXAGONE

Christian André Séguin  
UNE ENFANCE TRAHIE



La collection «Des hommes en changement» propose le récit hallucinant d'un enfant au destin troublant. Abandonné par ses parents, placé et déplacé dans des familles d'accueil ou des centres d'hébergement plus de trente fois par les services sociaux, il a subi des violences physiques et sexuelles qui n'ont pas été sans laisser des traces. C'est ce témoignage unique que l'auteur, qui a aujourd'hui 21 ans, nous livre.

146 pages — 16,95 \$

Andréanne Foucault  
LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE



Ce documentaire, que quelque 700 000 téléspectateurs ont pu voir il y a plus d'un an à la télé de Radio-Canada, est maintenant un livre, abondamment illustré. Un ouvrage qui pose les vraies questions, qui s'adresse au grand public et à tous ceux et celles qui ont à cœur de sauver notre planète. Collection «Science et conscience».

164 pages — 16,95 \$

Anéré-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue  
LES NUITS DE LA MAIN



Cet ouvrage, abondamment illustré, propose le tableau saisissant de 100 ans de spectacles sur cette rue remarquable. C'est là qu'est né notre cinéma, que le burlesque s'est épanoui, que l'opéra chinois et le théâtre yiddish ont atteint leur apogée, que les night-clubs ont connu leur heure de gloire et qu'est apparue la modernité du théâtre québécois. Un «must» dans la collection «Études québécoises».

368 pages — 24,95 \$

Joël de Silva  
LE PAIN DE LA BOUCHE



Librement inspirée du conte *Hansel et Gretel* des frères Grimm, cette pièce, produite par le Théâtre de Quartier, raconte une histoire de nourriture qui s'écoute la bouche ouverte... Un conte humoristique, abondamment illustré, qui s'adresse tout autant aux enfants de six ans et plus qu'aux adultes. Dans la collection «Théâtre pour enfant».

106 pages — 14,95 \$

Émile Martel  
LE DICTIONNAIRE DE CRISTAL



Coll. Fictions, 164 pages — 19,95 \$  
Nouveauté. Les proses-méditations d'un styliste inoubliable. Il y a des dictionnaires pour savoir ou pour décrire, pour traduire ou pour comprendre. Celui-ci est pour sentir, s'éloigner et être moins seul avec soi-même et avec tous les autres humains.

Rober Racine  
LE MAL DE VIENNE



Coll. Fictions, 208 pages — 19,95 \$  
En rappel. Un premier roman incomparable d'imagination. «Le Mal de Vienne est une oeuvre généreuse où d'ordonne, en spirale, dans le condensé de plusieurs siècles de culture musicale/littéraire, une authentique fête du langage.»

- Héloïse Bonenfant, *Le Sabord*.

Patricia Lamontagne  
RUSH PAPIER CISEAU



Coll. Poésie, 96 pages — 12,95 \$  
Finaliste du Prix Nelligan 92. «Une énergie rythmique tout à fait stimulante... une espèce de déferlement. C'est une tentative ultime, un déchirement entre dire les choses et les donner comme elles sont...»  
- Hugues Coriveau, *Lettres Québécoises*.

- Hélène Marcotte, *Québec Français*.

Paul Chanel Malenfant  
LE VERBE ÊTRE



Coll. poésie, 128 pages — 16,95 \$  
Nouveauté. Un livre qui marque le sommet d'une démarche exemplaire. Le verbe être se porte simultanément à l'affût de la pensée et des saveurs, à la rencontre des objets et des souffles coupés par l'émotion des vivants.

## LEVIATHAN de Paul Auster



Roman psychologique, thriller philosophique, tableau d'une Amérique en déclin, le septième roman de Paul Auster est un chef-d'œuvre de haute précision. Marie-Claude Fortin — VOIR

Le meilleur récit que nous ait à ce jour livré l'écrivain juif américain. Francine Bondeau — LE DEVOIR

Toujours aussi efficace, toujours aussi inquiétant, Auster possède l'art de bien tenir son sujet. Carole-Andrée Laniel — LA PRESSE

33,75 \$

Actes Sud

## L I V R E S

ESSAIS QUÉBÉCOIS

PARCOURS  
D'UN ÉCRIVAIN

## Carnet 26

MARIE-CLAIRE BLAIS

Le Prince Alexander. Lorsque Nina prononce son nom pour la première fois dans ce salon aux tentures bleues où Eléna reçoit ses amis, dans sa maison de Wellfleet, il est déjà pour moi un être mythique. Nina et assise sur le sofa près d'Eléna qui tente de la reconforter dans ses angoisses matérielles. Nina, dont le passé appartient lui aussi aux lointaines dynasties des Romanov, est une petite dame frêle aux épaules voûtées, elle se confie à Eléna qui l'écoute dans cette respectueuse considération qu'elle éprouve pour ses amis exilés, le prince Paul, la princesse Nina, eux qui sont désormais emprisonnés dans les bois de Wellfleet avec leurs souvenirs désolés.

Nina dit «Notre cousin Alexander va bientôt nous rendre visite, il ne doit pas savoir dans quelles conditions difficiles nous vivons. Paul a fait repeindre les murs de la maison en rose afin d'en sauver un peu l'apparence...» Eléna dit en français avec son accent germanique, «surtout ma chère Nina, ne vous abaissez plus à faire des travaux humiliaants, je vous aiderai...» Car les deux femmes se vouvoient et se parlent toujours sur le ton d'une mutuelle déférence.

Nina dit en redressant les épaules, «vous seule Eléna pouvez comprendre avec quel courage et dignité

homme jeune et bon, qui a lu tous les livres, viendra.

Cette histoire pourrait se passer en un temps ancien, comme dans les livres de Gogol, et pourtant quelques-uns des personnages en sont encore vivants. Un soir de la fin de semaine John Malcolm Brinnin, l'intime biographe de Truman Capote le poète de la rigueur qui fut capable de comprendre et de nous aider à mieux comprendre Dylan Thomas, et le secret de son délire, me téléphone plusieurs fois, m'imposant presque de force de sortir de ma réclusion pour une rencontre avec «de surprenants amis», dit-il, «il faut vraiment que tu sois avec nous, comme tu n'es pas même venue à la Conférence sur Elisabeth Bishop... et surtout ce soir... viens à sept heures dans les jardins de la Maison Audubon, nous t'attendons...»

Lorsque j'arrive dans les jardins de la Maison Audubon, l'accueillante galanterie de mon ami John Malcolm me rassure à peine car je n'ai pas l'habitude de participer à un tel dîner parmi des mécènes et des banquiers; tous sont pourtant très gentils et s'intéressent à mon cas, celui de la femme écrivain solitaire dont les livres sont sans doute parmi les dix millions de livres de la bibliothèque de New York, leur ville, dans leurs librairies et leur langue, mais il y a trop d'écrivains en ce monde, ils ne les ont pas lus. L'heure du cocktail est apaisante, sous l'arbre aux orchidées, les nappes blanches brillent dans le reflet des lampes. Margaret, une lectrice fidèle qui a près de 90 ans, me dit «Vous aviez deux lecteurs, c'étaient de mes amis, vous les avez rencontrés chez moi, il y a quelques années... Malheureusement ils ne sont plus de notre monde...» Puis la dame dit avec impatience «Vont-ils nous faire attendre longtemps encore pour le dîner, j'ai très faim...» Le nom de chacun étant écrit sur la table, Margaret cherche avidement sa place.

Voici la mienne, définie par le destin, ou une fée qui a guidé la main de John Malcolm ou de ses hôtes, je suis assise à la gauche du prince Alexander et en peu de temps nous parlons de Paul et Nina, ceux qui étaient ses cousins et qui, eux aussi comme mes deux lecteurs fugitifs aux cheveux blancs, «ne sont plus de ce monde-ci», dit le prince, car il est bien écrit sur le carton qui indique la place du prince, «Prince Alexander Romanov».

Il est vain de vouloir comprendre le mystère qui unit le prince au poète John Malcolm puisque nous nous retrouvons soudain tous dans le climat de l'invention des caractères, de leur recherche inattendue pour le romancier, le poète, John Malcolm a trouvé le prince et demain dans ses livres, il l'inventera.

Alexander est très grand, il a un air rêveur et des yeux verts, sa voix est envoûtante, pendant qu'il parle à Margaret de ses préférences mondaines pour les clubs de Londres et de Paris, où se réunissent les gens de sa classe. Une femme s'étouffe en mangeant; j'ai vu son entrée resplendissante dans le jardin; la prenant par le bras, un garçon la conduit vers sa voiture pour «l'amener à l'urgence», dit-il; dans un scintillement de bijoux et de robe de soie, la femme disparaît dans la voiture. Il est étrange que même longtemps après dans la soirée, personne, à part John Malcolm et moi, n'ait demandé «Qu'est devenue la dame qui s'est étouffée pendant le repas?»

Il est vrai que le Prince Alexander a lu tous les livres, il est bon, comme le disaient Paul et Nina, d'une bonté aérienne: soudain il se tourne vers moi et me dit avec une gravité que je ne soupçonnais pas en lui, «mes cousins Paul et Nina ont beaucoup souffert pendant leur jeunesse... Où est donc la dame qui s'est étouffée en mangeant et qui était si charmante?»

ROBERT  
SALETTI

LA SOMBRE ÉPOPÉE  
(VALEURS EUROPÉENNES  
ET DROITS ANCESTRAUX EN AMÉRIQUE,  
1492-1992)

Thomas R. Berger, traduit de l'anglais par Marie-Cécile Brasseur,  
Boréal, 232 pages.

MINUIT MOINS CINQ  
SUR LES RÉSERVES

Textes de huit chefs autochtones,  
Traduits et annotés par  
Jacques B. Gélinas,  
Libre Expression, 303 pages.

TRADITIONS ET RÉCITS  
SUR L'ARRIVÉE DES EUROPÉENS  
EN AMÉRIQUE

Revue Recherches amérindiennes  
au Québec, vol. XXII, nos 2-3,  
automne 1992.

Depuis l'époque de mon adolescence où ma mère, à cause de mon penchant hirsute, m'appela Geronimo, et où ma première blonde, à cause de mon nez et du romantisme propre à la jeunesse, insistait pour me trouver du sang amérindien malgré mes démentis, j'ai toujours eu un faible pour les «Peaux-Rouges». Sans doute comme pour beaucoup d'autres «Visages Pâles», ce faible ne s'est jamais traduit en études sur la question ou en appuis concrets à la cause amérindienne. Ce faible est resté un faible, c'est-à-dire une molle sympathie pour une civilisation conquise, opprimée, humiliée et à la veille, croyions-nous, d'être reléguée aux oubliettes de l'Histoire.

Or, voilà que la cause amérindienne, la brise écologique en poupe, est revenue à l'avant-scène. L'année 1992 a été l'occasion pour les conquérants de célébrer le 500e anniversaire de leur victoire, mais la parole est maintenant aux premiers habitants du continent: le dernier Prix Nobel de la

paix a été décerné à une Amérindienne et 1993 est l'Année internationale des peuples autochtones. La parole est à eux et ils ne sont pas contents. Un demi-millénaire d'amertume coule dans leurs veines.

## État libéral c. droits ancestraux

Poursuivant son intelligente politique de traduire les meilleurs essais canadiens, Boréal nous propose *La Sombre Épopée*, le livre d'un ex-juge de la Colombie-Britannique. Thomas Berger, qui a siégé à de nombreuses commissions portant sur les questions autochtones, qui a représenté les Autochtones eux-mêmes devant les tribunaux canadiens dans diverses causes, y brosse un tableau des relations entre Européens et Autochtones partout en Amérique. L'idée de base de cet essai est que les valeurs européennes qui fondent les États-nations et les démocraties libérales ne rendent pas caducs les droits ancestraux des Premières Nations.

L'objection selon laquelle nous ne pouvons pas tolérer l'établissement d'institutions politiques propres à une seule race ne tient pas, selon

Berger. Les Autochtones constituaient, avant l'arrivée des Européens, de vraies communautés politiques, fondées sur des traditions sociales et culturelles précises bien plus que sur la race. Au moment de la guerre d'Indépendance, Benjamin Franklin se serait d'ailleurs inspiré, paraît-il, des structures de la Confédération iroquoise pour penser le gouvernement américain à venir. S'ils ont inventé le mot, les Européens n'ont pas inventé la notion de gouvernement. Un demi-millénaire de conquête, de domination, de violence, de politiques d'assimilation ouvertes ou voilées et de démocratie ne donnent pas aux Blancs tous les droits.

En plus de montrer par de multiples exemples que le point de vue légal, voire légaliste, n'est pas toujours le meilleur quand il est question de civilisations qui disparaissent, *La Sombre Épopée* permettra au lecteur québécois de réaliser que la question autochtone a des ramifications continentales. Peut-être est-ce à cause de notre manque de vision globale, justement, que Kanesatake nous semble, certains matins

d'actualité brûlante, à la fois trop proche et trop loin? Nous voulons que les Amérindiens, que nous avons parqués dans des réserves, aient les mêmes responsabilités et les mêmes droits que nous, en oubliant que ceux-ci viennent avec celles-là.

## Un cul-de-sac politique

Ce que Berger montre finalement, c'est que face aux revendications séculaires des Premières Nations, les démocraties, à la fois juge et partie, n'ont opposé qu'un masque de justice, imposant le moment, la manière et le contenu des «négociations». La parole autochtone a connu le sort des conquies. Ce fut une parole isolée, aussi bien dire muette. Jusqu'à tout récemment du moins. De plus en plus, les revendications des peuples ancestraux d'Amérique trouvent une oreille attentive dans la communauté internationale. Leur point de vue acquiert toujours plus de crédibilité. Est-ce parce que le sort en est jeté? Est-ce parce qu'ils ne sont plus menaçants que nous sommes prêts à entendre toutes les Shehahew et Biche Pensive de ce monde? Il est Minuit moins cinq sur les réserves, Dr Mulrone, Dr Bourassa, Dr Ryan. C'est ce que nous disent huit chefs autochtones dans des textes qui ne sont rien de moins que des cris d'alarme. Georges Erasmus, l'ex-chef des Premières Nations, résume bien la position des siens quand il décrit le cul-de-sac politique auquel ils sont contraints: «Résister, c'est violer la loi et donc nous placer en marge de l'État de droit; ne pas résister, c'est laisser faire l'usurpateur et donc consentir à l'extinction de nos droits.»

Les lecteurs curieux d'en savoir davantage sur la parole autochtone pourront se tourner également vers la revue *Recherches amérindiennes au Québec*, dont le dernier numéro célèbre les récits qui ont ponctué l'arrivée des Européens en Amérique, Européens baptisés «Chercheurs de terres», «Chercheurs de femmes» ou «Oiseaux-Tonnerres» selon le cas. Issus d'une longue tradition orale, ces récits mythiques ont bien sûr une grande valeur anthropologique, mais même les lecteurs peu familiers avec l'anthropologie apprécieront leur forte teneur dramatique, pour peu qu'ils ne se contentent pas de la représentation du «Peau-Rouge» à laquelle la télévision et le cinéma, de Chingachgook à Bill Wabo, nous ont habitués.

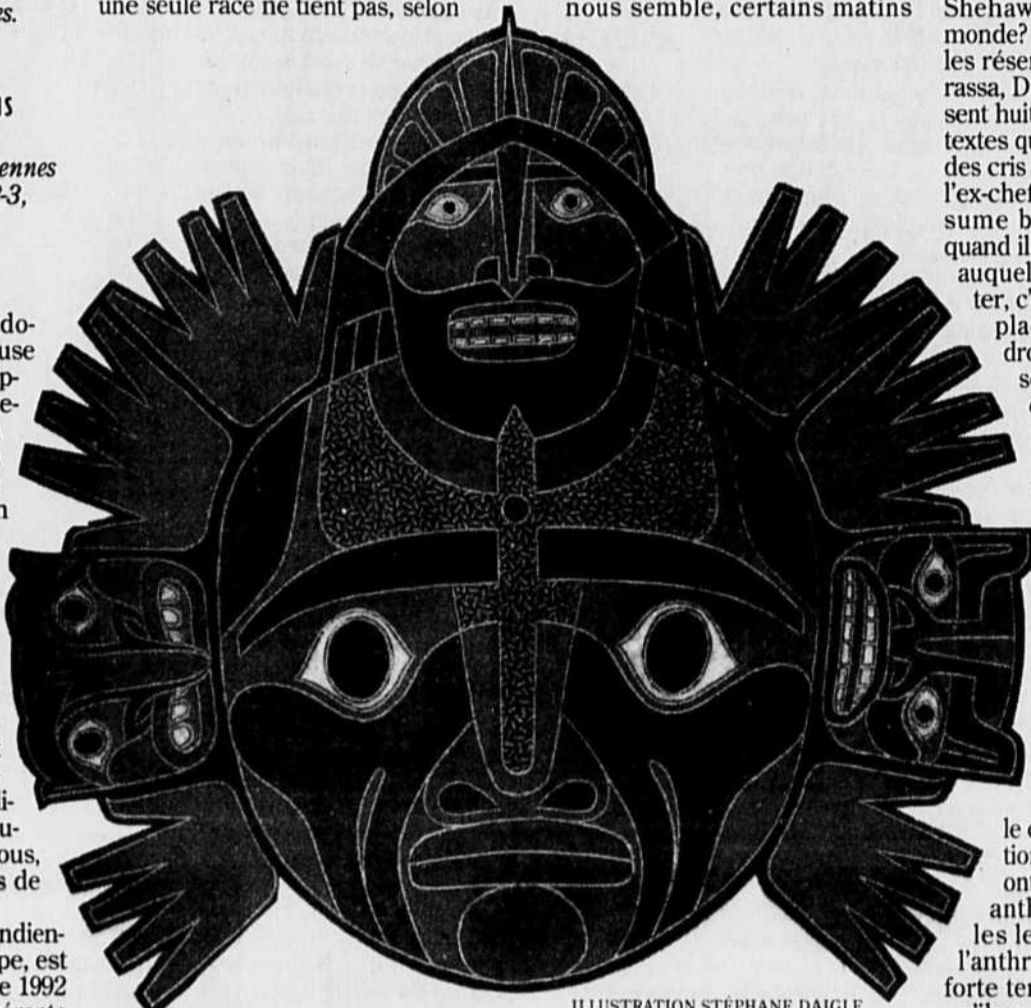


ILLUSTRATION STÉPHANE DAIGLE

«Résister, c'est violer la loi et donc nous placer en marge de l'État de droit; ne pas résister, c'est laisser faire l'usurpateur et donc consentir à l'extinction de nos droits.»

— Georges Erasmus, l'ex-chef des Premières Nations.

## Lettre à son père disparu

SI TU T'EN SORS...  
Nadine Heftler,  
La découverte, Paris

NAIM KATTAN

Nadine Heftler était une adolescente quand les agents de la Gestapo sont venus les arrêter, ses parents et elle. Juifs français assimilés (son père était même baptisé), ils menaient à Lyon la vie de bourgeois français. Dénoncés, les agents nazis ayant subtilisé le certificat de baptême du père, la famille ne pouvait plus nier son appartenance au peuple pourchassé. D'ailleurs, le certificat n'aurait rien changé car les nazis remontaient à la troisième génération dans leur recherche de l'origine raciale.

La jeune fille comprend mal ce qui lui arrive. Elle en veut à ses geoliers de l'avoir empêchée de terminer sa lecture de Lamartine. Sous garde française, elle est emmenée, sans son père, à Drancy d'où elle est conduite à Auschwitz, au camp de la mort où elle est finalement libérée par les forces américaines.

Tout de suite après son retour en France, voici quarante ans, elle rédigea ce récit qu'elle adressait comme une lettre à son père disparu. Et c'est aujourd'hui qu'elle décide de le communiquer au public.

Il s'agit de l'ouverture à la vie d'une adolescente qui était candide, insouciant comme tant d'autres jeunes filles de son âge jusqu'au moment où le destin la frappe. Elle essaie de comprendre sans parvenir à expliquer son malheur. Récit haletant, émouvant qui, quarante ans après sa rédaction garde, entier, le mystère de l'horreur.

Les Belles  
Rencontres  
de la librairie  
HERMÈS

Samedi 20 mars de 14 h à 16 h

Ying Chen  
LA MÉMOIRES DE L'EAU  
Leméac

Samedi 27 mars de 14 h à 16 h

Svend Age Madsen  
METTONS QUE LE  
MONDE EXISTE  
Éditions Gallimard

samedi 3 avril de 14 h à 16 h

«Revue Études françaises»  
L'AMÉRIQUE ENTRE LES LANGUES  
Les Presses de l'Université de Montréal

jeudi 8 avril de 17 h à 19 h

Jean Cournoyer  
LE PETIT JEAN  
Stankéde 9h à 22h  
362 jours par année1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

## Québec

Bail  
(2 baux par enveloppe)  
1,75 \$Conduire une moto  
127 pages  
9,95 \$Le bel âge pour bien manger  
104 pages  
9,95 \$Répertoire des mois, des  
semaines et des journées  
thématiques 1993,  
112 pages  
8,95 \$Les lois et les règlements  
québécois les plus demandés  
sont disponibles en librairie.CONCESSIONNAIRES  
DES PUBLICATIONS  
DU QUÉBECDE TOUT  
POUR TOUS

LIBRAIRIE PAPETERIE  
LE BOUQUIN LE FURETEUR

395, boul. Cartier, Laval  
(Québec) H7N 2P8 (514) 688-6036615, ave. Victoria  
Saint-Lambert (Québec) J4P 3R4 (514) 465-5597

## NOUVEAUTÉS

L'AVORTEMENT DANS UNE  
SOCIÉTÉ PLURALISTELouise Melançon  
168 pages \* 13,95 \$

L'avortement vu sous toutes ses facettes: du respect de la vie naissante à la reconnaissance de la dignité des femmes. Ouvrage-clé qui ouvre sur le dialogue, à cette heure de militantisme, et qui permet de prendre conscience de tous les aspects de cette déchirante décision assumée par la femme. Une aide pour le discernement personnel et une ressource pour ceux et celles qui oeuvrent dans le domaine de l'éducation.

## GREFFES D'ORGANES ET SOLIDARITÉ

Jean Descloux  
144 pages \* 13,95 \$

Vue d'ensemble des multiples aspects du dossier des greffes d'organes: quelles sont les valeurs concernées? Les enjeux sociaux et économiques? Les règles sur le choix des bénéficiaires? Les défis techniques et juridiques qui y sont impliqués? Voilà les interrogations soulevées par une telle médecine de pointe qui s'appuie sur la solidarité et la liberté du don de soi.

## LA MORALE

Jean-Marie Aubert  
112 pages \* 13,95 \$

La morale chrétienne est une morale du bonheur, de la liberté et de l'amour. Un excellent exposé des fondements de l'éthique chrétienne par un spécialiste dans le domaine.

LES  
MINISTÈRESSimon Dufour et Rémi Parent  
106 pages \* 13,95 \$

Comment sont nés les ministères? Comment ont-ils évolué? Quelles nouveautés le concile Vatican II a-t-il apportées? Telles sont les questions essentielles qu'il faut se poser avant d'aborder celle de l'avenir des ministères. Un livre synthèse mené avec clarté et conviction sur un sujet difficile et controversé. Sans nier les difficultés, les résistances, les problèmes, il propose des voies.

En vente chez votre libraire

ÉDITIONS  
PAULINES